



L'anachronisme génésiaque de Bastian dins l'isclo

Emmanuel Desiles

► To cite this version:

Emmanuel Desiles. L'anachronisme génésiaque de Bastian dins l'isclo. L'Astrado : revisto bilengo de prouvenço : revue bilingue de provence, 1992, pp.150-156. hal-01075601

HAL Id: hal-01075601

<https://hal.science/hal-01075601>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANACHRONISME GENESIAQUE DE BASTIAN DINS L'ISCLO

Beau mariage que bénit René Jouveau — du haut de ses initiales peintes, ainsi que toute la couverture, par un Max-Philippe Delavouët enchanteur — au seuil même de son *Bastian dins l'isclo* (1) ! L'union des procédés titrologiques frappe l'œil averti ; ce n'est, ni le héros éponyme — Bastian — ni le topos éponyme — *l'isclo* — qui, isolément, jouissent de l'exclusivité de la mise en exergue, mais bien leur concomitance même. On imagine mal un quelconque *Lucien Leuwen* à Nancy, ou un *Calendau* à Cassis, il est vrai, mais l'effet paraît tout à fait bienvenu à l'encre de la plume aixoise, d'autant bienvenu qu'il fait, grossièrement énoncé, d'une pierre trois coups, qu'il propose en éventail exotique trois héros probables : *l'isclo*, Bastian, ou la synthèse des deux. Si vous le permettez, nous ne nous intéresserons ici qu'à la première, certainement encouragé par un attendrissement beuvien après ces quelques lignes que René Jouveau laissait dans *Aièr* :

Au rode qu'es uno isclo sus la Sorgo, ié dison l'Estèu dóu Merle (lis estèu, à l'Ilo, estènt lis isclo que se formon sus la Sorgo à parti, souvènt, de pau de causo). Quouro s'agiguè de bateja noste oustalet, penserian tout-à-n-un-cop à l'auceliho que trèvo vou-lountié nòsti grands aubre, e à moun grand Auzias qu'a apela si cansoun : « li Piéu-Piéu » ; e l'apele-rian : « li Piéu-Piéu » (2).

L'isclo de Bastian ou *l'isclo* de Jouveau ? — Voilà, en tout cas, le topos devenu héros de notre propos.

Pourtant, il faut bien d'audace à en vouloir parler, bien de hardiesse à décrire ou analyser un lieu qui, n'ayons pas peur de le dire, n'existe pas — dans sa réalité exotique tout au moins. Quelques faméliques descriptions de relief, une végétation ignorée, laissée à la friche imaginative du lecteur, du sable anonyme, et voilà tout le pittoresque de l'île tropicale — la couleur des Tropiques ne s'affichant d'ailleurs, si nous ne nous trompons guère, que sur le teint hâlé des autochtones. Eux-mêmes existent-ils vraiment ? Sont-ils vraiment autochtones, indigènes ? Bastian lui-même semble s'indigner du qualificatif : *Indigènes ! Coume i'anas !* répond-il à Félicie, *Sachés, Madamo, que mi sujèt soun pas d'indigèno, coume disès* (3). Qui sont-ils alors ? — Bastian nous l'a dit sans vergogne : des *sujets*, des sujets de corps et d'âme ayant voué cette dernière à la Provence de leur roi. Dès lors, ne nous étonnons plus si, dans cet impérialisme littéraire provençal — forgeons l'expression —, l'île et sa culture ont perdu leur exotisme initial. Une insulaire, la *meiouro escoulano* (4) de Bastian — et le substantif en souligne toute l'adhésion culturelle — chante en coulisses des couplets de Charloun ; inversement, apparaissent de jeunes enfants indigènes, mais à aucun moment ne sauraient parler et par là dévoiler idiolecte et savoir exotiques ; enfin, allégorie de cette colonisation intellectuelle : Bouchin, Bouchin qui en vient même, au profit de la langue et des us provençaux, à s'écrier : *M'estoufe dins moun isclo* (5) — aveu qui insinue tout un rapport hiérarchique de culture à culture, et qui ne serait pas sans nous malaiser si nous n'avions compris qu'il ne s'agissait là, pour René Jouveau, que d'un prétexte symbolique.

Si donc l'île exotique, ce *mirage de l'exotisme* pour reprendre la locution d'Isabelle Vissière, est le prétexte ; qui jouit du symbole ? Après la couverture du *Bastian*, le tableau

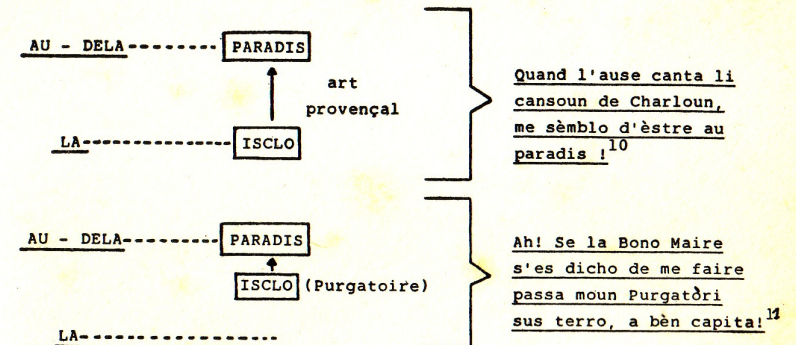
des personnages nous l'aura appris : l'exil. Sans lui, en effet, aucun des protagonistes ne saurait justifier sa présence sur l'île, sur cette plate-forme, ce carrefour du monde occidental ; ni deux provençaux provençalisans, ni deux provençaux francophones, ni un matelot américain, ni même Bouchin qui a jeté à bas sa dépouille d'autochtone, nous l'avons dit, pour revêtir celle de provençaliste. Félicie voit juste : il n'y a aucune raison de *moisir ici* (6). L'île de Bastian, l'île d'exil, n'a donc été définitivement bâtie pour aucun des protagonistes présentés en avant-scène et le lecteur se persuade assez aisément qu'elle n'est faite pour personne, reste intrinsèquement esseulée, se définit encore comme prétexte — prétexte topique, cette fois-ci, tout à fait déshumanisé. Est-ce à dire, cependant, que le lieu de nul homme vaille le lieu de nulle part, ou que notre topos renvoie à l'outopos ?

Il est vrai qu'il en partage la nébulosité et qu'aucun doigt, sur une mappe, ne saurait en déterminer la situation et les contours géographiques précis ; pas plus que pour la patrie des houyhnhnms de Swift, ou des Sévarambes de Veiras. Mais la comparaison s'arrête là. *Isclou, soungé, ideau* (7), écrit Max-Philippe Delavouët — ne retenons que l'imprécision du *soungé*, mais bannissons l'*ideau* : jusqu'à la fin de la scène XI, l'île de Bastian n'est ni utopie ni idéal. Comment oserions-nous l'imaginer ? Le bonheur plénier est le grand absent de la pièce : Bouchin étouffe ; Micoulau se ronge de n'être point ministre ; et Bastian est spasmodiquement torturé par la pensée que son île ne possède pas d'ail. Non, c'est bien plutôt une quête, une construction utopique que nous offre René Jouveau, le félibre René Jouveau :

Bastian es un ome priva de soun païs, que soun unique soucit es de lou recrea dins soun isclo, ço que fai que soun isclo vèn un biais de Prouvènço idealo (raive de tout Felibre) (8).

Isolons le verbe *veni* de cette confidence et nous aurons compris que l'île idéale est en marche, mais pas encore atteinte. D'ailleurs, le mas provençal qui s'érige sur la colline n'est-il pas un symbole de pierres et de plâtre ? Voilà donc trois constructions simultanées : le mas *avanço, avanço* (9), la *Prouvènço idealo* pointe, et la pièce de Jouveau chemine bon train.

Mais voici que cette quête toute insulaire et toute terrestre se double d'une quête spirituelle voire mystique, où le terme final est clairement désigné : le Paradis. Par les paroles de Bastian et selon le schéma suivant extrait de celles-ci, observons alors quel statut occupe l'île.



Une fois de plus, l'île ne se borne point à son état géologique, et après avoir été prétexte symbolique, prétexte topique, la voici prétexte mystique. Le mouvement ascensionnel qui l'emporte jusqu'au Paradis n'est plus à prouver ; dans les premiers mots de Bastian, c'est l'art et la chanson provençale qui l'y amènent ; dans les seconds, sa seule désignation de *Purgatòri* y suffit, car si pour Guy Patin le Purgatoire est une chimère (12), on pariera fort que pour René Jouveau son séjour est bien la traditionnelle et nécessaire étape pour gagner le véritable Eden.

Mais l'on aurait tort, à coup sûr, de considérer l'*isclo* de Bastian comme un Eden céleste, alors que l'icône de la dernière demeure paradisiaque enfin acquise en ce monde se dessine peu à peu. L'éducation provençaliste des indigènes est chèrement obtenue, les pierres du mas utopique sont bien pesantes et témoignent d'un travail commencé ici-bas et dont on profitera finalement ici-bas. *D'èstre nosto darriero sousto*, nous dit René Jouveau, *li Piéu-Piéu nous soun d'autant mai car* (13), et l'*isclo* de Jouveau rejoint l'*isclo* de Bastian. Il faut pourtant attendre la scène XII pour que cette dernière devienne véritablement l'Eden génésiaque, avec l'apparition du fruit jusqu'alors défendu : l'*aïet*. Certes, Bastian a vécu comme Adam sans nul besoin de travailler pour survivre ; certes, René Jouveau a déjà fait deux allusions bibliques : Babel, et les bibles en anglais où le clin d'œil à De Foe est aperçu de tous ; mais la référence au livre à la tranche vert-chou (14) devient plus poignante dès lors qu'entre en scène ce

*Fru gardant la mourdeduro de nòsti dènt,
Tèsto macado e clino au bout di branco morto* (15).

Tout comme la pomme de l'arbre *scientiae boni et mali*, l'*aïet* vient confirmer à Bastian sa connaissance du Bien et du Mal.

Il n'en avait, avant l'arrivée des gousses chéries, qu'une lointaine idée — perception floue que l'éloignement et les révélations brutales de Félicie rendaient extraordinaire. *Es pas poussible. Aquelo femo replepio !* (16), s'écrie Bastian n'osant y croire. A ce point narratif, le Bien — traditions, langue et culture provençales, d'ailleurs mieux décrites par Bouchin que par Bastian lui-même — peut à juste titre apparaître comme mirage du passé, songe, aurait dit Calderón de la Barca ; et le Mal — transformations, destructions de la Provence, de Marseille — envahir tout le paysage régional

devant Bastian médusé d'une telle nouvelle. Cependant, l'*aïet* arrive, confirme la Beauté oubliée du mas de l'oncle Zidore et par là de la Provence, réopère la scission manichéenne : il est vraiment le fruit de la science du Bien et du Mal.

Mais quel anachronisme génésiaque ! C'est après la possession du fruit défendu que les portes de l'Eden sont ouvertes à jamais pour Bastian, sur cette île *mai prouvençalo que la Prouvènço* (17). L'*isclo* est *tancado dins lou tèms* (18), protège des fluctuations des hommes et des années, protège du Mal. *Li Piéu-Piéu* de Jouveau sont encore et enfin l'*isclo* de Bastian :

Tout oustau es un pau un bàrri. I Piéu-Piéu coume à-z-Ais, avèn amoulouna tout ço que nous a sembla capable de nous apartenèu contro lou mau d'ou monde. De-que dire de mai ?

Frédéric Mistral et Xavier de Fourvières n'auront donc pas été les seuls à avoir traduit la *Genèse*, René Jouveau les aura suivis ; mais il l'aura traduite à l'aide de ce magnifique verbe *revira*, qui signifie également *retourner*, *mettre à l'envers* — intention pour le moins originale et réussie, quand elle aboutit, comme ici, à un anachronisme génésiaque.

On ne saurait dénier à Northrop Frye que la Bible est un *Grand Code*.

Emmanuel DESILES.

NOTES

(1) René Jouveau, *Bastian dins l'isclo*, pièce en douze scènes, éd. du *Groupamen d'Estùdi Prouvençau*, Saint-Rémy-de-Provence.

(2) René Jouveau, *Aièr*, éd. du *Groupamen d'Estùdi Prouvençau*, Saint-Rémy-de-Provence, 1971, p. 57. L'auteur fait alors référence à la résidence dont il a fait l'acquisition en 1962, non loin de l'Isle-sur-la-Sorgue.

(3) René Jouveau, *Bastian...*, op. cit., p. 8.

(4) Ibid., p. 2.

(5) Ibid., p. 7.

(6) Ibid., p. 10.

(7) Max-Philippe Delavouët, *L'Isclò (Uno pichoto Tapissarié de la Mar*, recueil dédié à *mis ami Suli-Andriéu Peyre e Reinié Jouveau*, Grans, 1951, p. 20).

(8) Propos que René Jouveau nous a confiés, épistolaiement, et desquels nous le remercions.

(9) René Jouveau, *Bastian...*, op. cit., p. 6.

(10) Ibid., p. 2.

(11) Ibid., p. 1-2.

(12) Souvenons-nous de ces quelques vers que Patin écrivit dans sa lettre du 14 juin 1657 :

O la belle fiction,
O la rare invention
Que ce feu du Purgatoire !
Le Pape n'était pas sot
Qui nous donna cette histoire
Pour faire bouillir son pot !

(13) René Jouveau, *Aièr*, op. cit., p. 59.

(14) Rimbaud, *Les poètes de sept ans*, vers 46.

(15) Max-Philippe Delavouët, *Pouèmo pèr Evo (Pouèmo I*, Corti, Paris, 1971, p. 10).

(16) René Jouveau, *Bastian...*, op. cit., p. 10.

(17) Propos confiés par René Jouveau.

(18) Max-Philippe Delavouët, *Uno pichoto Tapissarié...*, op. cit., p. 20.